

11 décembre 1967:
le chanteur Otis
Redding, victime
d'un crash aérien,
est repêché mort
des eaux glacées
où ont également
péri six membres
de son groupe.

L'historien du rock

Peter Guralnick
publie «Sweet
Soul Music».
Passionnant.

Sweet Soul Music
de Peter Guralnick, traduit de l'américain par
Benjamin Fau,
éd. Alita, 509 pp. 23 €.

Ce livre est si bon qu'il peut survivre à la photo page 26 dont pourtant peu d'auteurs se relèveraient – une photo qui en dit long aussi sur le projet: niché sous l'ample aisselle de l'immense Solomon Burke, on y voit sourire un Guralnick en chemise à carreaux, jeans, front dégarni, dégageant autant de soul et de classe qu'un chihuahua bouilli. La photo est pertinente parce que c'est le premier livre où Guralnick, le meilleur historien du rock et des musiques populaires américaines, s'investit autant dans un sujet et tente de clarifier ses sentiments envers lui. Ses autres œuvres, tous des classiques indispensables (*Feel like Going Home* sur le blues, *Lost Highway* sur la country, et ses trois pavés sur Elvis), étaient essentiellement des mosaïques de portraits. Ici aussi, sauf que «pour la première fois», dit Guralnick, j'avais le même âge que les types que j'interviewais. Ce qui l'amène à une interrogation intéressante sur la pertinence d'un livre consacré à une musique qui ne peut plus exister en l'état. Car la soul du Sud, vrai sujet du livre, n'aura duré que peu de temps, même pas une décennie.

Otis, le héros. On pourrait arbitrairement faire tenir cette période entre novembre 1963, lorsque Otis Redding fit frissonner le public de l'Apollo Theatre de New York avec *Pain In My Heart* lors d'un concert enregistré et sorti sur Atco, et deux semaines avant Noël 1967, avec l'enterrement du même chanteur au Macon City Auditorium, en Géorgie, après son accident d'avion le 10 décembre. Le concert à l'Apollo documente à merveille ce qui avait marché jusqu'ici (le *rhythm'n'blues* sophistiqué, urbain, latin et quasi pop qui caractérisait le son Atlantic), et ce qui était sur le point d'exploser au hit-parade: les ploucs du Sud. Ben E. King ou les Coasters avaient beau être en tête d'affiche, Rufus Thomas et Otis s'étaient taillé la part du lion. Deux artistes enregistrés non pas à New York, mais chez Stax à Memphis, label qu'Atlantic commençait de distribuer.



Immersion soul

Le chemin parcouru durant ces quatre ans se mesure à l'énumération des artistes présents aux funérailles d'Otis: Solomon Burke, Joe Tex, Joe Simon et Johnnie Taylor pour porter le cercueil, Booker T. Jones à l'orgue (et pas pour *Green Onions*), Aretha Franklin, Stevie Wonder, Percy Sledge, James Brown, Fats Domino, Don Covay et Little Richard pour faire les chœurs sur *I'll Be Standing By* et l'oraison funèbre prononcée par Jerry Wexler, le producteur juif de New York et *hipster* (gars au parfum) qui n'avait pas attendu bien longtemps pour amener ses artistes à Memphis ou à Muscle Shoals, où redonner des couleurs et du punch à son label Atlantic.

Il y a beaucoup de livres sur la soul. Stanley Booth (*Rhythm Oil*) est plus intime, parfois témoin inespéré – présent dans le studio quand Otis enregistre *Dock of the Bay*. Robert Gordon (*It Came from Memphis*) est plus pointu sur la culture biraciale de Memphis. Les mémoires de Jerry Wexler (*Rhythm and the Blues*) sont distrayants, mais ses enregistrements dans le Sud n'occupent qu'une infime partie dans une aussi riche carrière. Et Gerri Hirshey (*Nowhere to Run*) écrit peut-être mieux que Guralnick, mais dans son *Histoire de la soul music*, on n'arrive à celle-ci qu'au dernier tiers.

La musique dont parle Guralnick est la soul du Sud, «down and dirty», physique et suante, et l'histoire parfois insensée des cohabitations raciales.

soul du Sud, *down and dirty*, physique et suante, issue des bastringues du *chitlin' circuit* (1) – mais c'est aussi l'histoire parfois insensée des cohabitations raciales, pas toujours aisées mais jamais conformes aux clichés non plus. Car si le livre de Guralnick est plus fort que les autres, même sur des sujets qu'ils ont bien traités (comme Otis Redding), c'est qu'il nous raconte l'étonnante amitié d'Otis avec Phil Walden, son jeune manager blanc de Macon, qui, selon Zelma Redding, «partageait pratiquement son lit» tant ils étaient intimes – ceci dans un bastion du traditionalisme sudiste. *Idem* pour «La face cachée de Memphis», son chapitre sur les artisans du son comme Chip Moman, guitariste-ingénieur qui finira par enregistrer le retour d'Elvis au bercail chez American, le studio qu'il a ouvert après sa broutille avec le patron de Stax, Jim Stewart. Ou la calamiteuse destinée du chanteur James Carr, voix fabuleuse et case vide. Ou encore «le plus noir des musiciens blancs», Dan Penn, coauteur du hit de Carr, *Dark End of the Street*.

Grands portraits. Ils n'étaient pas tous comme ça. Steve Cropper, le guitariste signature de Stax, ressort de l'affaire comme l'apparatchik quasi raciste déplaçant qu'on suspectait. Rick Hall, le producteur de Muscle Shoals, est finalement moins intéressant que l'énigmatique Tom Stafford, sorte de «drugstore beatnik» bossu à l'origine des activités musicales de ce trou perdu

d'Alabama. Ses parents tenaient le drugstore de Florence, sur la rivière Tennessee, et c'est là qu'il a ouvert une maison d'édition musicale – la nécessité de faire des *demos* étant à l'origine du célèbre mais minuscule studio où finirent par enregistrer les Rolling Stones et Duane Allman, après Aretha, Wilson Pickett et le grand oublié Percy Sledge (l'infirmier auteur de l'incroyable *When a Man Loves a Woman*).

Sweet Soul Music est aussi une suite de portraits inoubliables (les seuls chapitres sur Solomon Burke valent l'achat) – Al Green et Willie Mitchell, Joe Tex, Isaac Hayes, Carla Thomas, Sam and Dave, etc. –, mais ce sont finalement les détails qui tuent: comme le fait que Jerry Wexler ait publié des nouvelles avant les années 50, notamment dans la revue littéraire *Story*, où avaient aussi débuté Nelson Algren, Saroyan et Fante (l'une d'elles, pas terrible, raconte le premier jour de classe d'un jeune prof). Mais ce juif new-yorkais ne s'est-il pas récemment laissé convertir à l'Eglise œcuménique, certes, mais d'inspiration baptiste, du Right Reverend Solomon Burke?

Faible icône. La *soul music* ne peut plus être jouée ni reçue comme elle l'était dans les années 60, elle n'existe plus que dans les sillons écroulés des «série *Formidable*» et dans les petits cheveux qui se dressent toujours sur nos nuques à l'écoute de *I Never Loved a Man (The Way I Love You)* – et l'intelligence de Guralnick est de nous le faire accepter. Tout en nous faisant saliver sur d'obscures faces B et autres pépites inconnues: qui pourrait vivre sans *I Found a Love* de Lotsa Poppa? C'est pourquoi il est chaudement recommandé de ne lire sous aucun prétexte la partie «discographie» de cet ouvrage, sous peine d'aller croquer les épargnes du petit chez Virgin ou sur l'Internet en courant

après tous ces mirifiques morceaux oubliés de l'histoire comme le *Home to Stay* de R.B. Greaves, sur Atco – «Otis d'outre-tombe, à faire froid dans le dos.» Tous ces plaisirs font amplement oublier la qualité misérable de l'iconographie, pourtant toujours soignée chez Allia. L'original n'était déjà pas terrible, mais ici la trame semble avoir tué le photographe. ♦

PHILIPPE GARNIER (à Los Angeles)

(1) Réseau de clubs réservés aux musiciens et au public noirs.

Sous le cul des «sisters». *Sweet Soul Music* est bien le livre à acheter si l'on s'intéresse à la musique et non aux survols faciles: il n'est pas question de Detroit ou Chicago dans le livre de Guralnick – les creusets de la soul du Nord, avec Clyde McPhatter, les Falcons, les Soul Stirrers, ou le salon du Reverend Franklin (le père d'Aretha) dans lequel passaient tous les luminaires du gospel et du Mouvement pour les droits civiques. Il n'est pas plus question de Motown, touches blanches du clavier en ce qui concerne la soul, fascinante version pop de cette musique mais qui n'a rien à voir avec la soul music. Pour couper court aux débats, on ne fera que citer Wilson Pickett, qui se trouvait à Detroit en 1950 lorsque les Soul Stirrers jouèrent en ville: Sam Cooke venait juste de remplacer leur chanteur, R.H. Harris. «Les sisters tombaient comme des dominos quand Sam Cooke prenait son chorus. Bang. Flat-out. Empilées sur trois rangs dans l'allée centrale.» Et les Soul Stirrers ne jouaient que le répertoire gospel. On peut donc parler de la «sweet soul music» à partir des sièges mouillés sous le cul des «sisters».

C'est pour ça que Guralnick ne laisse de place qu'à deux précurseurs, les deux pierres sur lesquelles est bâtie la chapelle soul: Sam Cooke et Ray Charles, qui ont pris la ferveur gospel, mis des paroles séculaires (ou franchement paillardes) dessus, et sont devenus héros culturels d'abord, millionnaires ensuite. Little Richard avait fait la même chose d'une manière encore plus outragée, mais tout dans sa merveilleuse fabrique génétique l'empêchait de devenir millionnaire, ou quasi indépendant des Blancs et du business comme les deux autres.

La musique dont parle Guralnick est donc la